
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/2 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.2.54194

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Hans Erich BÖDEKER und Ulrich HERRMANN (Hg.), *Aufklärung als Politisierung – Politisierung der Aufklärung*, Hamburg (Felix Meiner Verlag) 1987, VI–302 p. (Studien zum achtzehnten Jahrhundert, 8).

Le thème du huitième congrès de la Société allemande d'études du XVIII^e siècle (Wolfenbüttel, 1983), axé sur le concept de »politisation«, se voulait, ainsi que l'expliquent H. E. Bödeker et U. Herrmann dans le texte d'invitation (repris au début du volume) expressément interdisciplinaire: il ne s'agissait plus d'appréhender la réalité des Lumières allemandes à partir de problèmes philosophiques, scientifiques ou culturels, mais de réfléchir sur les modifications profondes introduites (y compris à long terme) par l'*Aufklärung* dans les processus de la conscience, du comportement et de l'action. C'est en effet à l'époque de l'*Aufklärung* que se constitue pour une part très importante le langage politique et social actuel, c'est à cette époque aussi que prend forme et structure l'idée que nous nous faisons aujourd'hui des rapports entre critique et politique, théorie et pratique, progrès et modernisme. Ce sont les actes de cette manifestation que nous propose le présent volume – en partie au moins, certaines communications ayant été réservées pour d'autres publications.

Il se divise en cinq sections d'inégale longueur. La première (le texte d'invitation au congrès, auquel s'ajoute une contribution de H. E. Bödeker exposant les »Processus et structures de la formation d'une conscience politique dans l'*Aufklärung* allemande«) définit les orientations que ses organisateurs ont voulu donner aux débats. L'*Aufklärung*, c'est d'abord, on le sait depuis longtemps, un changement profond des méthodes et des contenus de la pensée. Mais c'est, tout autant, une modification radicale et consciente des mentalités, qui est à l'origine d'un mouvement de réforme englobant tous les domaines de l'existence – tâche essentiellement concrète, donc »pratique«: »Aufklärung ist kritisches Denken in praktischer Absicht« (p. 5).

»Réformer« n'est pas seulement une question d'objet (que réformer?) ou de méthode (comment réformer?). Pour aboutir, le processus de réforme doit tenir compte des possibilités, des contraintes et des limites de la pratique réformatrice. Il doit donc développer une réflexion sur les structures mêmes de l'Etat qu'il entend réformer, saisies dans la relation, souvent faite de contradictions, qui s'établit entre institutions, société et individu. C'est en ce sens qu'il y a »politisation«, et on saura gré aux auteurs des contributions ici présentées de ne pas considérer que celle-ci ne commence en Allemagne qu'avec le débat sur la Révolution française. La »politisation« de l'*Aufklärung*, c'est à la fois la prise de conscience par les *Aufklärer* des limites que la réalité politique, sociale, économique, religieuse, culturelle etc. impose au processus de réforme, et la volonté d'enclencher ce processus partout où c'est possible.

Le concept de »possibilité« est très pertinent. Situé en marge des schémas idéologiques rigides qui, un moment, furent censés expliquer toutes les réalités de tous les temps et de tous les pays, il fait à chacun sa part, en rendant compte de la diversité des pratiques politiques et sociales de l'*Aufklärung*.

C'est cette diversité, perçue comme un des éléments fondamentaux de la structure socio-politique et socio-économique de l'*Aufklärung*, que les contributions des sections II à IV veulent mettre en lumière.

La II^e section envisage, dans une perspective interdisciplinaire, les variations du degré de politisation de l'*Aufklärung* dans la philosophie (W. Schneiders), la pédagogie (U. Herrmann), le théâtre (K. Wölfel et W. Martens), l'iconographie (D. Hoffmann) et la rhétorique (H. Wiegmann). H. W. Jäger propose de son côté une lecture politique d'un petit poème de Schubart très (mé)connu: »La Truite« – dont Schubert devait »oublier« la quatrième strophe. Ces sept contributions mettent en lumière l'émergence d'un discours politique de l'*Aufklärung*, mais (et c'est cela surtout qui est nouveau par rapport à certaines interprétations antérieures) en mesurent aussi la relativité qualitative par rapport à notre concept actuel du »politique«. Cela

est particulièrement souligné par W. Martens à propos du théâtre. D'autre part, ce discours politique n'est nullement destructeur – ni d'ailleurs, essentiellement conservateur: si la pratique réformiste requiert l'aide de l'absolutisme, ce n'est pas tant pour affermir celui-ci, mais parce qu'elle ne peut attendre la réalisation de ses projets que de lui (K. Wölfel). On ne sera pas surpris de constater que c'est à propos de l'éducation que se révèlent le plus fortement les contradictions de cette position (U. Herrmann). Ni détruire, ni conserver: moraliser – voilà le sens du discours politique de l'*Aufklärung*. Mais la »moralisation« peut aller jusqu'à la revendication de la démocratie, c'est-à-dire d'une société où des êtres majeurs se déterminent politiquement librement (W. Schneiders). On oublie que l'*Aufklärung* sait (quelquefois) faire preuve de hardiesse: H. Wiegmann le rappelle en citant fort à propos un jugement de Knigge sur la Révolution (p. 154).

La III^e et la IV^e section ne sont plus consacrées au »discours«, mais aux »stratégies du discours«, c'est-à-dire aux conditions et aux limites dans lesquelles pouvait se développer dans l'Allemagne de la fin du XVIII^e siècle un discours politique. La III^e section présente certains acteurs du processus de réforme: Kant, bien sûr (R. Brandt), mais aussi des personnalités aujourd'hui oubliées: Justi (H. Dreitzel) ou E. F. Klein (E. Hellmuth), ou récemment redécouvertes: Mauvillon (J. Hoffmann) ou F. C. von Moser (U. A. Becher). Ici apparaît l'intérêt qu'offre l'étude de personnages dits »mineurs«: on oublie trop souvent qu'ils avaient pour eux le nombre, et que sans la fonction de vulgarisation qu'ils assumaient entre ceux qu'on appelle les »grands esprits« et le public, il y aurait eu, peut-être, des *Aufklärer*, mais pas d'*Aufklärung*. Il s'agit là d'ailleurs d'une idée qui était chère à Werner Krauss.

Les deux contributions de la IV^e section présentent deux exemples de la mise en œuvre de cette *Aufklärung* pratique qu'avait longtemps occultée le centrage sur ses hardiesses intellectuelles: les réformes introduites en Saxe (J. Schmitt-Sasse) et dans la principauté d'Anspach-Bayereuth (A. Hofmeister-Hunger). Dans les deux cas, le mouvement fut porté par des fonctionnaires »éclairés«, avant tout »serviteurs de l'Etat«. Ainsi s'opère peu à peu une réduction de la »patrie« à l'image qu'en donne un Etat pragmatique agissant à seule fin de satisfaire ses intérêts. J. Schmitt-Sasse explique (d'une manière peut-être trop abstraite), à travers l'exemple saxon au lendemain de la guerre de Sept ans, que l'idéal »éclairé« de la patrie ne pouvait que rester, en Allemagne, une utopie, selon lui parce que la bourgeoisie n'était pas assez puissante pour se dispenser du recours à l'Etat, voire pour lui imposer son propre idéal patriotique, nullement inconciliable avec le cosmopolitisme. Etat et patrie: une relation par définition conflictuelle, et une question encore posée aujourd'hui, singulièrement en Allemagne.

Le volume se termine par la communication de D. Klippel consacrée à la réception du droit naturel allemand aux XVIII^e et XIX^e siècles, qui détermine encore en partie les fondements du droit moderne.

De cet ouvrage se dégagent deux idées fortes. D'abord que la politisation de l'*Aufklärung*, liée aux possibilités concrètes d'application qui étaient celles de l'époque, est à la fois prudente et pragmatique. La seconde idée, à vraie dire plus intéressante parce que plus réellement neuve, est que les Lumières allemandes, pas plus que celles d'autres pays, ne sont pas un simple épisode de l'histoire des idées. Elles sont à la fois le signe et le moteur de l'émergence d'une société entièrement nouvelle dans ses mentalités et ses comportements. Et les auteurs ont tenu à faire sentir, dans leurs contributions, que cette société a fourni à celle dans laquelle nous vivons des schémas mentaux, des modèles d'argumentation, des modes de perception, qui la déterminent encore aujourd'hui.

Pierre-André BOIS, Reims